Case FRC 7609

RÉFLEXIONS

SUR

LE SEUL MOYEN

DE TERMINER

LA GUERRE.

EN FORME DE

SUPPLÉMENT

AUX

REMARQUES SUR LES CIRCONSTANCES DE LA GUERRE, TELLES QU'ELLES PAROISSENT ETRE AU 24 OCTOBRE, 1795.

The ſtrange whole purpoſe of their lives to find,
To make an enemy of all mankind. POPE.

. . . . . Durum
Sed levius fit patientiâ
Quidquid corrigere eſt nefas. HORACE.

LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE W. & C. SPILSBURY;

Chez DULAU, No. 107, Wardour-ſtreet, & DE BOFFE, Gerard-ſtreet.

1796.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

RÉFLEXIONS

SUR

LE SEUL MOYEN

DE TERMINER

LA GUERRE.

LA grande queſtion de la paix occupe, en ce moment, tous les eſprits. Ceux qui ne voient dans cette guerre que ce qu'elle a de commun avec les autres guerres, la dépenſe, le trouble & les dangers, demandent la paix à grands cris ; ceux qui n'ont point oublié que la guerre a été entrepriſe pour la défenſe & le maintien des plus chers intérêts des hommes, ſe demandent avec inquiétude, ſi l'on a atteint le but que l'on ſe propoſoit. D'autres, croyant appercevoir dans la guerre la principale cauſe de la rareté actuelle des grains, en deſirent la fin, à quelque prix que

ce ſoit. Un ouvrage Anglois, * qui a paru il y a quelques ſemaines, a diſcuté ce dernier point avec quelque étendue ; & il a prouvé que la paix, en ouvrant les ports de France, & en rendant la libre circulation des mers, loin de diminuer la rareté des grains, dont on ſe plaint en Angleterre, ne feroit que l'augmenter. Je m'étois occupé de la traduction de cet ouvrage en François, & j'allois la publier lorſque j'ai appris qu'il en paroiſſoit une. † Cependant la méditation des idées de l'auteur a fait naître les miennes. En liſant ſon ouvrage, je me ſuis pénétré de la juſteſſe de ſes obſervations, de la ſolidité de ſes raiſonnemens ; j'ai reconnu la profondeur de ſes vues, mais j'ai été frappé de la meſure de ſes expreſſions, & j'ai cru remarquer que la penſée de l'auteur alloit ſouvent au-delà de ce qu'il ſe permettoit de dire. C'eſt pour-

* Cet ouvrage a pour titre : " Some Remarks on the apparent Circumſtances of the War." Il ſe vend chez J. Walter, Charing-Croſs.

† Cette traduction, intitulée, Remarques ſur les Circonſtances de la Guerre, telles qu'elles ſe préſentent, &c. ſe trouve aux mêmes adreſſes que l'ouvrage Anglois.

quoi j'ai conçu le projet téméraire d'expoſer ce qu'il a laiſſé ſous le voile, de montrer ce qu'il n'a voulu qu'indiquer : & l'objet de ces réflexions eſt de commencer où les ſiennes finiſſent. Je ſais que la réſerve & la prudence interdiſent ſouvent à un homme d'Etat des choſes qu'un ſimple particulier peut haſarder ſans danger & ſans conſéquence ; je ſais auſſi que, dans le ſujet en queſtion, il y a certains points délicats ſur leſquels un Anglois ne peut avoir publiquement une opinion contraire aux préjugés reçus & conſacrés dans ſon pays ; & j'ai penſé que cette conſidération devoit néceſſairement influer, dans la circonſtance préſente, ſur ſa réſerve à dire certaines choſes ; je ſuis François ; je les dirai.

Je ne me diſſimule pas la hardieſſe de mon entrepriſe, & tout ce que j'ai contre moi, dans ce projet. D'abord, en plaçant ainſi mes réflexions à la ſuite des ſiennes, j'établis une comparaiſon qui ne peut manquer d'être entièrement à mon déſavantage : mais ce n'eſt pas une lutte que je prétends établir entre ſon ouvrage & le mien. Je raiſonne

d'après ſes principes, j'en tire des conſéquences qu'il a négligées, & que l'on doit regretter qu'il ait omiſes, car il les eût fait fait valoir bien mieux que je ne puis le faire.

J'ai auſſi contre moi les préjugés dont j'ai parlé ; ils ont même plus de force : car peut-être s'obſtinera-t-on à ne voir que d'autres préjugés dans les raiſons que je leur oppoſe.

Le but principal que s'eſt propoſé & qu'a parfaitement rempli l'auteur des *Remarques, &c.* a été de prouver qu'il ſeroit contraire aux intérêts de l'Angleterre, à ceux de l'Europe entière, & à la ſureté de la ſociété civile, de terminer cette guerre autrement que par une pacification générale, une véritable paix, qui, fondée ſur des baſes ſolides & durables, pût rendre la tranquillité à l'Europe, & le repos à l'Angleterre : il a démontré qu'une paix qui n'auroit pas ce caractère, ne ſeroit point une paix véritable, mais ſeulement une paix plâtrée, une courte ſuſpenſion d'armes qui ne pourroit convenir ni à la gloire ni aux intérêts de la Grande

Bretagne : enfin, il a fait ſentir qu'un pareil traité ne ſauroit ſe conclure qu'avec une Puiſſance qui pût offrir une garantie au moins probable de ſon exécution ; que cette garantie n'exiſte point chez une nation tant qu'elle eſt ſans gouvernement ; que la France, ſans ceſſe déchirée par les factions oppoſées qui s'arrachent tour-à-tour une autorité vacillante, n'a depuis cinq ans, ainſi qu'elle en convient elle-même, d'autre gouvernement que celui qui les renverſe tous, *le gouvernement révolutionnaire :* qu'à la vérité elle vient d'établir, depuis deux mois, une conſtitution toute neuve : mais que la durée d'une conſtitution auſſi nouvellement établie n'eſt pas d'une certitude à pouvoir fonder la confiance ; d'autant qu'on eſt forcé de convenir que juſqu'à préſent la France n'a pas été heureuſe en pareils eſſais. *Que faire donc dans une telle nuit ?* ſe demande l'auteur que je cite : *attendre le jour.*

Mais quel peut être ce jour de bénédiction qui doit éclairer le bonheur de l'Europe, & rétablir le ſyſtême ſocial ſur ſes baſes

antiques ? Quelle peut être cette lumière créatrice qui doit luire sur la France, pour en débrouiller le cahos ? C'est, selon l'auteur des *Remarques*, *&c.* un système de gouvernement qui puisse replacer les François au rang des nations civilisées, rétablir leurs relations avec les autres peuples, & être compatible avec la sureté de l'Europe.

Ici commence la tâche que je me suis prescrite ; & j'ose avancer, qu'aucun gouvernement de cette espèce ne sortira du bourbier de l'insurrection Françoise.

Il entre, dans la composition des gouvernemens, certains élémens de *force* & de *confiance*, de *droit* & d'*obligation*, qui, tempérés l'un par l'autre, produisent l'autorité des Souverains & l'obéissance des peuples. On voit assez par leur nature que ces merveilleux ouvrages ne sont pas entièrement de fabrique humaine ; ils viennent de plus haut : il faut des siècles pour les faire, un jour suffit pour les détruire. Tout système de gouvernement doit donc porter sur les bases morales de la justice éternelle ; car autrement ses loix n'auront nulle sanc-

tion, rien n'en garantira la durée, rien n'en assurera l'exécution : il n'offrira au dedans aucune protection à la propriété, il n'offrira au dehors aucune garantie de ses engagemens. Cette vérité étoit généralement reconnue, avant la venue des législateurs François ; & les tentatives qu'ils ont faites pour la détruire, n'ont dû servir qu'à la confirmer. Malgré le code qu'ils ont voulu introduire, la bonne foi présidera encore aux conventions des hommes entre eux, & la foi des traités, appuyée sur la sainteté des sermens, continuera de lier les peuples qui reconnoissent une Divinité témoin & garant de leurs engagemens.

Or peut-on raisonnablement se promettre que les hommes qui dominent en France, puissent organiser un système de gouvernement conforme à ces principes, & rétablir avec les autres pays des relations durables ?

Ne sont-ce pas, en effet, les mêmes hommes qui ont ouvertement abjuré toute religion & toute morale, qui ont foulé aux pieds tout ce qu'il y a de sacré sur

la terre, qui se rient de la sainteté des sermens & de la bonne foi des conventions ? Ils ont hautement avoué le dessein de détruire, par-tout, les institutions sociales ; ils ont rempli l'Europe de leurs émissaires corrupteurs ; & ils pourroient concevoir un gouvernement raisonnable : c'est-à-dire un système fondé sur la justice, ami de l'humanité, protecteur des mœurs, vengeur des crimes, garant des propriétés ; & il y auroit sous le ciel une nation condamnée à le recevoir de leurs mains ! Non, non, hommes sages de toutes les nations, vous ne le croyez pas.

Dira-t-on que ce sont bien, à la vérité, les mêmes hommes, mais que ce ne sont plus les mêmes maximes ? Et quel pas ont-ils donc fait vers la morale ? Ils n'assassinent plus.* Les honnêtes gens ! voilà pourtant le grand changement qui s'est opéré parmi eux ; voilà tout ce qu'ils ont fait pour se récon-

* Cependant, quel nom donnera-t-on aux massacres judiciaires d'Autai & de Vannes, exécutés au mépris d'une capitulation qu'auroient respectée les peuples les plus sauvages !

cilier l'Europe révoltée naguères du nombre & de l'atrocité de leurs forfaits. On a auſſi beaucoup vanté, dans ces derniers, la diſcipline de leurs armées : il eſt aiſé de juger, par les horreurs de toute eſpèce qu'ils viennent récemment de commettre en quittant la rive droite du Rhin, du fond qu'il y a à faire ſur de pareilles converſions.

Depuis le commencement de la Révolution, ſon eſprit a toujours été le même ; il n'a différé que dans ſes progrès. Ce ſont toujours les mêmes perſonnages ; on voit ſeulement quelquefois les acteurs ſe ſupplanter ſur cette ſcène mobile : mais les rôles ſont conſtamment les mêmes ; mais la même ambition les anime, la même immoralité les dirige ; & depuis la proclamation du *grand homme* qui ſema les germes de l'inſurrection d'un bout du royaume à l'autre, en invitant tous les écrivailleurs à donner leur avis ſur le mode de convocation des Etats-généraux, qui ſappa les fondemens de la Monarchie, en forçant la réunion des Ordres, juſqu'au dernier décret qui ſera rendu par ces enne-

mis de toute juſtice, tout tendra également à la ſubverſion.

La première Aſſemblée, cette Aſſemblée dite Conſtituante, la plus coupable de toutes, puiſqu'elle a renverſé la digue, & donné paſſage au déluge de maux qui a inondé la France, cette funeſte Aſſemblée a fondé le règne de l'immoralité en France. Etablie par un parjure, elle s'eſt jouée de la ſainteté des ſermens ; elle a avili la religion qu'elle vouloit détruire ; elle a ouvertement profeſſé l'injuſtice, en attaquant les propriétés ; elle a introduit la doctrine des crimes utiles ; & de pluſieurs milliers d'aſſaſſinats commis en ſon nom ou par ſes ordres ſecrets, pas un n'a été puni.

Mon deſſein n'eſt pas de tracer ici la liſte dégoûtante des forfaits de la Révolution Françoiſe : j'ai voulu ſeulement, en rappelant les crimes de l'Aſſemblée Conſtituante, que les atrocités de ſes ſucceſſeurs ont trop fait oublier, faire voir quel a été l'eſprit de cette Révolution depuis ſon origine. Je voudrois que l'on n'oubliât pas que la majorité de la première Aſſemblée

a formé l'unanimité des deux autres,* & que, dans cette généalogie de monſtrse, depuis Mirabeau juſqu'à Tallien, il ne s'eſt pas trouvé une ſeule voix qui ſe ſoit élevée en faveur de la juſtice outragée, de l'humanité ſouffrante.

On doit auſſi remarquer, avec quelle attention ils perpétuent le feu ſacré de leur abominable culte. On ſait que la garde en fut d'abord confiée aux Jacobins, & que ce fut dans leur ſanctuaire infernal que fut dépoſée l'urne d'où ſont ſortis tous les noms de ceux qui ont formé l'Aſſemblée Légiſlative & la dernière Convention : &, dans la crainte que quelque principe étranger ne vînt en diminuer l'ardeur dévorante, ne viennent-ils pas de s'aſſurer au moins la majorité des deux tiers dans leur nouvelle Conſtitution. Identifiés avec le déſordre, il y alloit de leur exiſtence qu'il ſe perpétuât ; & plutôt que de ſe deſſaiſir de l'autorité, ils ont emporté ce décret les armes à la main.

* On a dit avec autant de vérité que de préciſion, que les deux dernières Aſſemblées étoient le crime de la première.

Les voilà donc bien assurés d'être encore pour quelque temps les maîtres du terrein : & quelle que soit la bonté de cette nouvelle Constitution, elle n'aura d'effet que celui qu'ils voudront bien lui permettre.

Quelques personnes semblent regarder cette Constitution comme un premier pas vers le retour de l'ordre ; elles paroissent espérer que, fatigués de leurs agitations, écrasées sous le poids des difficultés où les jette l'épuisement de leurs finances, les chefs du désordre desirent sincèrement de le voir finir : mais un pareil desir peut-il entrer dans de pareilles ames ? Si l'on oublie si facilement ce qu'ils sont & ce qu'ils ont fait, ils ne l'oublient pas de même. Ils ne se dissimulent pas toute l'horreur qu'ils doivent inspirer, & nous avons là-dessus de précieux aveux sortis de leur propre bouche. Ils connoissent le sort qui les attend, si on cessoit un moment de les craindre. Ils n'ignorent pas que si quelque lueur de raison pouvoit briller au milieu d'eux, ils se feroient peur à eux-mêmes, & que le jour de la justice sera celui de leur supplice.

Mais pourquoi donc faire cette nouvelle Conſtitution, ſi elle ne doit pas amener avec elle une apparence de gouvernement? J'en dirai pluſieurs raiſons : la première, c'eſt qu'il falloit donner un nouveau ſpectacle à un peuple amoureux de nouveautés, accoutumé, depuis cinq ans, à exercer ſur ſes chefs & ſur ſes conſtitutions l'eſprit d'inconſtance qu'il mettoit autrefois à ſes modes ; & l'on a pu remarquer, que la repréſentation d'une conſtitution a été juſqu'ici la pièce de clôture de toutes les Aſſemblées. En ſecond lieu, ils prévoient l'effet terrible du fléau qui pèſe ſur la France, & ils s'apprêtent à en rejeter le blâme ſur la Convention. Si cette idée paroît ridicule, je conjure mes lecteurs de ſe rappeler qu'elle eſt éprouvée, & avec ſuccès. N'a-t-on pas vu la Convention rejeter ſur un ſeul individu les atrocités dont l'Europe a frémi ; & cependant il n'y a pas un de ſes forfaits qui n'ait été ſanctionné par un de leurs décrets. Il étoit au milieu d'eux ; il étoit un d'entre eux, il n'a rien fait que par eux ;

& dire qu'ils ont cédé à la terreur qu'il leur inſpiroit, c'eſt dire qu'ils ſont plus lâches, mais non pas moins criminels que lui. La Convention diviſée en deux chambres, aura donc encore plus beau jeu à rejeter ſur la Convention, délibérant dans une ſeule, les nouveaux malheurs qui ſont prêts à fondre ſur la France. C'eſt au moins une chance pour échapper à l'efferveſcence d'un peuple enragé par la faim ; c'eſt un moyen de lui déſigner & de lui livrer d'autres victimes.* Enfin, ils ont eſpéré par-là renforcer le parti qui les favoriſe en Angleterre, dépopulariſer la guerre, & renverſer le Miniſtre qui s'obſtineroit à ſe refuſer à entrer en négociations de paix avec un peuple dont les mœurs ſe ſont ſi fort adoucies, depuis quelques mois, & auquel on ne ſauroit plus reprocher de n'avoir pas de conſtitu-

* C'eſt ainſi qu'en exigeant l'emprunt forcé de 600 millions en eſpèces pour ſauver la République, ils déſignent à la fureur populaire, tous les propriétaires qui ſe trouveront dans l'impoſſibilité de fournir la ſomme à laquelle ils ſeront taxés.

tion. Auſſi ne ſe ſont-ils pas montré difficiles ſur cet important & unique objet de leur miſſion. Ils ont été trois ans occupés de vols & de maſſacres, & ils ont mis trois mois à décréter de confiance, ſur le rapport de leur Comité, un ſyſtême complet de gouvernement qui doit dédommager la France de tout ce qu'il lui a coûté.

Cependant la paix générale leur ſeroit auſſi contraire que les traités particuliers qu'ils ont faits leur ont été utiles pour tromper le peuple, & alimenter ſes eſpérances; ils en ſont tellement convaincus, qu'au comble de leurs triomphes, ils n'ont pas héſité à décrétér la conſervation de toutes leurs conquêtes, en les incorporant à leur immenſe république, c'eſt-à-dire qu'ils ont décrété des conditions de paix abſolument inacceptables, ou en d'autres termes la perpétuité de la guerre. Cependant, s'ils la continuent, ils ont à craindre que leurs armées, ſans pain, ſe débandent & ſe révoltent : mais s'ils font la paix, le même embarras de la diſette demeure toujours, & ils ont à craindre de plus l'activité brutale des

ſoldats habitués au pillage, & les prétentions des chefs accoutumés au commandement. L'auteur des *Remarques* obſerve avec raiſon, qu'une grande armée étant incompatible avec une Conſtitution établie ſur un amalgame de principes démocratiques & ariſtocratiques, le retour de la paix obligeroit au licenciement d'une grande partie de l'armée Françoiſe : or ce ne ſeroit pas une opération facile, ni ſans danger, tant qu'il reſtera un noyau de Royaliſme dans la Vendée.

Mais il eſt des ſituations où tous les partis ſont mauvais ; telles ſont en général les ſituations déſeſpérés ; telle eſt celle où ſe trouvent les chefs de la révolte en France. Couverts de crimes & entourés de ruines, au-dehors & au-dedans d'eux-mêmes, tout leur eſt également contraire.

Ce n'eſt donc pas une grande prédiction en politique que d'annoncer que la nouvelle Conſtitution aura le ſort des autres. Je crois même pouvoir dire ſans témérité que, ſi la France ne doit jamais avoir de Conſtitution que de la main de ceux qui lui en ont

travaillé jusqu'à présent, elle est destinée à une éternelle anarchie.

Ni ceux qui en ont ruiné les fondemens, ni ceux qui les premiers ont osé lever leur main sacrilége contre le couronnement de l'édifice, ni ceux qui ont achevé de démolir son antique fabrique, ni ceux qui en ont dispersé les sanglans débris, n'en seront les restaurateurs. Non, & le ciel en soit béni, ni les philosophes, ni les membres de la première Assemblée, ni ceux de la seconde, ni les régicides de la Convention, ne donneront un gouvernement à la France : j'en ai dit la raison ; &, s'il faut que je la répète, c'est qu'un gouvernement doit avoir assez de moralité pour admettre des principes de justice, assez de religion pour croire à la sainteté de ses engagemens, & être investi d'une autorité assez imposante, assez respectée pour les maintenir. J'ajouterai de plus, au risque d'exciter le sourire dédaigneux de nos faiseurs de constitution, que le plus mauvais des gouvernemens existans, seroit le plus étonnant des prodiges s'il étoit l'ouvrage d'une assemblée d'hommes de leur caractère.

Ainſi, quand il ſeroit vrai, ce dont on peut légitimement douter, que les auteurs de la nouvelle Conſtitution ont toutes les connoiſſances néceſſaires pour imaginer une conſtitution paſſablement ordonnée pour une population de vingt millions d'habitans, il n'y auroit pas plus de chances de la voir ſortir de leurs mains, qu'il n'y en a d'obtenir l'Enéide de Virgile du jet fortuit des caractères d'une imprimerie.

Que l'on ouvre l'hiſtoire des révolutions des empires. On y verra l'ambition, ſecondée de la force, réuſſir trop ſouvent à arracher le ſceptre aux mains légitimes : mais elle ſe gardoit bien de le remettre dans celles de la multitude. Chaque fois que celle-ci s'en eſt emparée, on a vu les atrocités ſuccéder aux troubles, & les troubles aux atrocités ; & dans ce cercle de déſordres le malheur eſt par-tout, mais le repos ne ſe trouve nulle part.

Il eſt impoſſible de déterminer actuellement quel eſt le pouvoir qui domine en France, celui des légiſlateurs ou celui de l'armée. Les premiers ont tout ſacrifié à

l'autre, qui, en revanche, a tout fait pour eux : mais, dans cette union réciproque, il n'eſt pas bien décidé à qui doit reſter le dernier avantage. Cette incertitude peut ſe ſoutenir tant que dure l'agitation. C'eſt au moment du repos, ſi le repos pouvoit arriver, que nul ne conſentiroit à le céder ; chacun voudroit prendre le deſſus ; & cette nouvelle lutte, amenant de nouveaux malheurs, éloigneroit pour long-temps le retour de l'ordre.

Je vais plus loin, & je dis qu'en ſuppoſant qu'ils réuſſiſſent à monter une machine quelconque de gouvernement, ils ne parviendront jamais à la faire marcher ; car, s'il entre beaucoup de moralité dans la rédaction des loix, il en entre bien davantage dans leur exécution, & les baïonnettes ne ſont pas l'unique intermédiaire entre les ſujets & les agens d'un gouvernement. Tout n'étoit pas encore détruit en France, lors de l'établiſſement de la première Conſtitution : il y reſtoit encore quelque ſentiment de devoir, quelque habitude d'obéiſ-

ſance aux loix, & cependant cette Conſtitution de deux jours n'en a pas eu un ſeul de véritable vie. Que ſera-ce donc aujourd'hui que tous les reſſorts ſont détruits, que tous les liens ſont briſés ? Tant qu'ils ne veulent que faire le mal, leur puiſſance n'a point de bornes ; ils ſont ſurs d'être ponctuellement obéis, ſouvent prévenus ; alors le patriotiſme eſt à ſon plus haut degré d'effervescence : mais dès qu'il s'agit de rétablir l'ordre, d'arrêter la licence, de réprimer le brigandage, d'exiger des ſacrifices, ce feu dévorant ſe convertit en glace. Conſidérez les meilleurs gouvernemens ; voyez combien de difficultés & d'obſtacles s'oppoſent aux efforts & aux vertus d'un Monarque adoré, ſecondé de miniſtres habiles, & jugez ce que c'eſt qu'un gouvernement vacillant entre des mains qui ne ſavent qu'abattre.

Mais en ſuppoſant que cette nouvelle Conſtitution parvienne à s'établir & à prendre une ſorte de conſiſtance, il reſte a examiner, 1°, s'il y a quelque probabilité que ce gouvernement puiſſe maintenir avec les au-

tres pays des relations d'alliance & d'amitié ; 2°, ſi c'eſt-là tout le but que l'Europe s'eſt propoſée dans cette guerre ; 3°, s'il conviendroit à ſes intérêts & à ſa gloire de conclure la paix ſous de tels auſpices.

Quelque diſpoſition que le nouveau Gouvernement François ait par ſa nature à maintenir les relations uſitées avec les autres Etats, cette diſpoſition eſt encore bien incertaine au moment de ſa formation. Elle auroit beſoin d'être confirmée par l'expérience, pour offrir quelque choſe de plus qu'une probabilité. Mais à quoi ſe réduit cette probabilité même, lorſqu'on réfléchit au caractère moral de ceux qui conſervent l'aſcendant en France, qui y dictent les loix, qui y tiennent les rênes du gouvernement ? Quand on conſidère que ce ſont les mêmes hommes qui ont décrété la ruine de tous les gouvernemens, quand on ſonge avec quelle rapidité les factions & leurs ſyſtêmes ſe ſont ſuccédés les uns aux autres, il eſt difficile d'appercevoir quelle eſpèce de garantie ils pourroient donner de la ſureté & de la ſtabilité de leurs traités.

Et n'ont-ils pas rompu tous les liens qui les uniſſoient aux autres hommes ? C'eſt une vérité de fait, qu'il n'exiſte plus de langue commune entre eux & les autres nations ; car, ſans parler des changemens qu'ils ont faits dans les diviſions du temps, ni des autres ſingularités qui les ſéparent du reſte du monde, comment pourroient-ils ſe faire entendre, puiſqu'ils n'attachent plus aux mots les idées morales que ces mots expriment pour les autres peuples ? Et pour s'en convaincre, que l'on ſe demande de bonne foi qui eſt-ce qui voudroit actuellement confier ſa fortune, ſa ſureté, ſon honneur, à la juſtice, à l'humanité, à la loyauté Françoiſe ?

De plus grandes conſidérations exigeroient-elles moins de prudence ?

Ceux qui comptent la morale pour rien, & l'intérêt pour tout, ne manqueront pas de m'objecter avec Machiavel que les rapports des gouvernemens entre eux, n'ont de véritable harmonie que celle qui réſulte de l'accord de leurs intérêts divers : mais j'en appelle au jugement de tous les âges, cet

accord pourroit-il ſubſiſter un ſeul inſtant, ſi l'intérêt en étoit le ſeul régulateur, ſi le ſentiment de l'équité ne ſervoit pas à en modérer, à en contenir les écarts ? Sans la foi des traités, qu'on a toujours regardée comme le lien ſacré qui unit les peuples, & qui prolonge ces intervalles de paix, dont ſe compoſe le bonheur du monde, il y a long-temps qu'il n'y auroit plus de ſociété ſur la terre : la guerre des intérêts l'auroit entièrement dépeuplée.

Or les uſurpateurs du pouvoir en France ayant, en toute occaſion, depuis le commencement de leur règne, violé ſans pudeur la juſtice publique, & le droit des gens ; il n'eſt pas douteux que ce ſeroit expoſer l'Europe à un étrange haſard, que d'en commettre la ſureté à la foi de leurs traités.

Dès qu'on parle de ces hommes criminels, on eſt forcé de rappeler leurs forfaits, tant l'idée du crime eſt inſéparablement attachée à leur nom & à leur ſouvenir.

J'éprouve encore un autre embarras toutes les fois que je ſuis obligé d'expoſer leur immoralité & leur mépris pour la foi publique.

Cette vérité eſt ſi évidente & ſi connue, qu'elle ſemble avoir perdu de ſon crédit à force d'être vraie. On la néglige, parce qu'elle eſt trop commune ; on la dédaigne, parce qu'elle eſt trop claire ; & les faits, qui ſont toujours les meilleurs preuves, ſe preſſent ici tellement les uns ſur les autres, qu'ils ont fatigué l'attention qui déſormais s'y refuſe par dégoût & par ennui : mais comme ce n'en eſt pas moins une vérité, il ne faut ſe laſſer de le repréſenter que lorſqu'on ceſſera de le perdre de vue.

2°, Dans le cas où le Gouvernement François promettroit aſſez de pouvoir pour maintenir des relations politiques avec les autres Etats de l'Europe, l'Europe pour cela ſeroit-elle ſauvée ? Sa ſureté radicale ne tient-elle plus qu'à de ſimples relations ? Eſt-ce là le but que l'on s'eſt propoſé en prenant les armes ?

Si l'on n'avoit dans cette guerre d'autre objet que de repouſſer l'aggreſſion d'un ennemi auſſi injuſte qu'inſenſé, il ſeroit tout ſimple de la finir dès qu'on l'a réduit à la néceſſité de ſe retirer, & de demander la paix. Si l'on

l'on n'avoit voulu faire de cette guerre qu'une guerre de conquêtes, ce ne seroit pas une inconséquence de la terminer si tôt qu'elles sont faites ou assurées.

Si l'on ne vouloit aujourd'hui, pour traiter de la paix, que des gens disposés à jouir du fruit de leurs crimes, on seroit bien sûr de les trouver en France. Si l'on ne vouloit pour gage de sa durée qu'une théorie quelconque de gouvernement sans s'inquiéter de l'incapacité morale des ouvriers & des moteurs, on trouveroit peut-être aussi ce que l'on cherche, dans la nouvelle Constitution Françoise.

Mais pour bien connoître les motifs & le but de cette guerre, il suffiroit de se rappeler les dangers & les craintes de l'Europe, alarmée par le progrès de la doctrine révolutionnaire, si ces motifs n'étoient pas consignés dans les manifestes des diverses Puissances qui les ont si hautement proclamés. On les retrouve dans les séances du Parlement d'Angleterre, où ils ont été si éloquemment discutés; & enfin ils sont tous réunis dans la déclaration de S. M. Britannique du

29 Octobre, 1793, où il eſt expreſſément dit que l'objet de cette guerre eſt "non-ſeulement de repouſſer une aggreſſion injuſte, "mais encore de travailler au maintien de "la ſociété civile, & d'arrêter les progrès du "mal, qui n'exiſte que par la violation ſucceſſive de toutes les loix & de toutes les "propriétés, & par la ſubverſion des principes fondamentaux qui réuniſſent les "hommes dans les liens de la vie ſociale : "pour rendre enfin la tranquillité à la "France, & la ſureté à toute l'Europe." Or peut-on ſe flatter aujourd'hui d'avoir atteint ce but ? Eſt-ce parce que la plaie couvre un plus grand eſpace, qu'on la croiroit plus près d'être guérie ? Il faut, ou que l'Europe s'abaiſſe devant la France, & reconnoiſſe qu'elle eſt dans l'impuiſſance d'arrêter la contagion qui la menace, ou qu'elle réduiſe aux abois le monſtre contre lequel elle s'eſt armée.

Si quelques gouvernemens non moins convaincus, ſans doute, de l'importance de ce grand intérêt, ſemblent le négliger, pour en laiſſer le ſoin & la défenſe à ceux qu'ils

en reconnoiſſent plus capables ; quoi qu'il en ſoit de leurs motifs, cet involontaire aveu de leur infériorité, & de leur inſuffiſance, me paroît un aſſez bel hommage rendu à la puiſſance & à la morale des gouvernemens ſur leſquels l'Europe entière ſe raſſure pour cet important objet ; & il n'eſt pas poſſible que ceux ſur qui repoſe une pareille confiance, puiſſent ſe montrer infidèles à l'élévation & à la grandeur de cette reſponſabilité.

Que des contrées policées puiſſent devenir la proie des barbares, ce n'eſt pas la première fois que l'Europe en a fait l'expérience. Que quelques Puiſſances, preſſées par la crainte de les voir pénétrer dans leurs Etats, aient traité avec eux pour les éloigner de leurs frontières, ces conventions particulières, qui portent viſiblement le ſceau de l'urgence, ne les aſſocient point au corps politique de l'Europe ; elles n'ont aucun des caractères qui puiſſent leur aſſurer quelque durée : mais que tous les Rois de l'Europe, après s'être ligués pour punir cette révolte, ſe réuniſſent ſolemnellement pour la légi-

timer ; que les ennemis irréconciliables de l'humanité entière, que des conjurateurs universels toujours armés de principes hostiles, & portant, dans leurs mains ensanglantées, au lieu du rameau d'olivier, les inextinguibles brandons de la discorde, puissent dicter, obtenir même des conditions de paix ; voilà ce qui n'a pas encore eu d'exemple dans les annales du monde. L'Europe soumise à ces honteuses négociations, termineroit dignement cette fin désastreuse du dixhuitième siècle.

De quelque manière en effet que ces hommes ambitieux & pervers parviennent à légitimer leur révolte, en faisant reconnoître leur autorité, en se plaçant au rang des Puissances, leur triomphe est décidé. Ils auront plus fait que s'ils eussent achevé la conquête de l'Europe.

Au reste, au moment où j'écris, ils ont bien perdu de cette attitude conquérante qui, secondée de la conjuration des élémens, avoit presque subjugué l'imagination de leurs ennemis. Bientôt leurs efforts insensés n'auront servi qu'à amener plus vîte cet

épuiſement manifeſte & irréparable, qui rend leur perte plus ſure & plus prochaine.

J'ai peine à concevoir, je l'avoue, le ton d'éloges avec lequel j'entends quelquefois célébrer leurs ſuccès militaires. Il me ſemble qu'ils les ont achetés au prix de trop d'argent & de ſang, pour qu'on puiſſe les admirer, & au prix de trop de crimes pour qu'on puiſſe les envier. Que, dans le premier moment d'épouvante, leurs conquêtes aient excité quelque ſurpriſe, cela eſt naturel : mais en les examinant mieux, on doit trouver qu'elles ſont fort au-deſſous des moyens exagérés quils ont mis en œuvre pour les obtenir.

Depuis l'enfance juſqu'à la vieilleſſe, toute une génération d'hommes a été entraînée ſous les drapeaux : la faim & la terreur ont pouſſé dans les camps tout ce qui étoit en état de ſoulever un fuſil ; les manufactures, les atteliers, les campagnes ont été dépeuplées pour le recrutement & pour le ſervice des armées ; pour les approviſionner, pour les payer & les nourrir,

ils ont conſommé dans cinq ans un capital qui s'élève à la ſomme des revenus d'un demi-ſiècle ; le ſeul tranſport de cette artillerie peſante & formidable dont ils ont, les premiers, appuyé leurs bataillons, leur coûte plus pour obtenir un ſuccès, que ne coûte à leurs ennemis la perte d'une bataille. C'eſt ainſi que toujours ſupérieurs en nombre, & néanmoins ſouvent battus & repouſſés, ils opoſoient le lendemain une nouvelle armée, qui quelquefois éprouvoit le ſort de la première, & étoit auſſitôt remplacée par une troiſième, qui, compoſée de troupes d'élite, n'ayant à combattre que des ſoldats haraſſés, fatigués & affoiblis par deux jours de victoire, les forçoit à la fin d'abandonner un terrein ſur lequel ils ne pouvoient plus ſe ſoutenir. C'eſt ainſi que, ſacrifiant ſans regret & ſans remords, à leur rage forcenée, les reſſources & la vie de la génération préſente, les eſpérances & le bonheur de celles qui doivent ſuivre, ils ſont parvenus à épouvanter l'Europe. S'il y a quelque choſe ici qui doive exciter l'étonnement & la ſurpriſe, ce n'eſt ſurement pas ce qu'ils

ont fait, avec pareils moyens : c'eſt comment ils ont pu ſe procurer ces moyens, comment une nation entière s'eſt laiſſée emmuſeler, ſubjuguer, & conduire à la boucherie, par une troupe d'hommes vils & mépriſés, qui lui répétoient ſans ceſſe, que c'étoit d'elle ſeule qu'ils tenoient toute leur puiſſance. L'hiſtoire même aura peut-être quelque peine à bien expliquer ce phénomène ; mais elle appréciera aiſément le mérite de leurs ſuccès, en les comparant avec ce qu'ils leur ont coûté ; ſi toutefois l'hiſtoire s'abaiſſe juſqu'aux détails de cette guerre, & ſi elle en conſerve d'autre ſouvenir que celui qui laiſſe après elle l'inondation paſſagère d'un torrent deſtructeur.

Je ne ſais ſi le premier qui s'aviſa de dire en France qu'il falloit que la nation ſe levât toute entière, s'imagina dire un grand mot, & exprimer une grande idée : mais je ſais bien qu'il dit & conſeilla une grande ſottiſe. N'eſt-il pas évident, en effet, que par cette monſtrueuſe métamorphoſe d'une nation qui ſe change en armée, ſon territoire & ſon induſtrie ſont frappées de ſtérilité, elle

n'a plus d'ouvriers, elle n'a plus de laboureurs, elle n'a que des ſoldats ? Toute reſſource qui n'en laiſſe plus après elle, eſt le gage d'une perte certaine. Une nation qui ſe met ainſi au jeu, toute entière contre les armées de ſon ennemi, qui, quelque nombreuſes qu'elles ſoient, ne ſont jamais qu'une très-foible partie de ſa population, peut & doit avoir d'abord quelques avantages : mais elle finit néceſſairement par perdre une partie auſſi inégale. Il vient un temps où cette poſition déſeſpérée lui fait une néceſſité d'aller toujours en avant. Et du moment qu'elle vient à reculer, elle eſt perdue ; car elle ne trouve derrière elle qu'un pays nud, & déſolé par ſon premier paſſage.

3°, Enfin, s'il étoit poſſible qu'un gouvernement quelconque pût s'établir ſur les ruines de la France, dans ce cas je ſoutiens qu'il ſeroit encore plus de l'intérêt de l'Europe d'empêcher cette ſcandaleuſe renaiſſance, qu'il ne l'étoit d'arrêter les progrès du mal ; car il eſt évident, que ce ſeroit le triomphe du crime, la juſtification de tous

tous les forfaits, & l'encouragement de tous les attentats.

On ſait bien qu'ordinairement il faut finir par traiter avec des révoltés lorſqu'on déſeſpère de les ſoumettre, ou lorſque leur ſoumiſſion ne vaudroit pas le ſang & les tréſors qu'elle feroit répandre. Mais une révolution qui ne reſſemble à aucune autre, ni dans ſon principe ni dans ſes déplorables effets, preſcrit une conduite toute différente.

Quelque odieuſe en effet que ſoit toujours une révolte, au moins toutes celles qui nous ſont connues, ſe fondoient ſur quelques motifs ſpécieux ; elles pouvoient ſe voiler de quelque apparence de juſtice ; elles cherchoient à s'étayer de reſpectables appuis : mais en France, c'eſt la rebellion dans toute ſon audace, c'eſt la licence dans tout ſon délire, c'eſt l'injuſtice dans toute ſa nudité, c'eſt le crime dans toute ſon horreur. Les autres révolutions nous offrent une autorité remplacée par un autre autorité, une forme de gouvernement ſubſtituée à une autre forme : dans tous ces mouve-

ments, ſans doute l'ordre public étoit ébranlé, mais il n'étoit pas renverſé; le bonheur ſocial en ſouffroit, mais ſes baſes n'étoient pas détruites. Il reſtoit toujours un fond de moralité, ſur lequel portoit le nouvel édifice: mais en France la morale, la juſtice, l'autorité, les loix, tout a diſparu ſous le couteau du crime. Il n'eſt reſté d'autres droits que le droit de la force, & à la place de la perſpective conſolante qu'offroient les promeſſes de la religion, ils ont creuſé l'épouvantable abîme du déſeſpoir & du néant.* En un mot, les autres révolutions n'intéreſſoient que le pays où elles étoient nées, ſes limites en bornoient l'influence. Mais il n'en eſt pas ainſi d'une révolution fondée ſur les débris de l'ordre ſocial: elle intéreſſe toute l'eſpèce humaine, il y va du bonheur du monde.

Quelques perſonnes prétendent que les révolutionnaires François ont renoncé à leurs

* C'eſt-là le ſens de l'inſcription qu'ils ont placée ſur la porte de leurs cimetières. Ils y enſeignent que la mort eſt un éternel ſommeil.

premières maximes, parce qu'ils n'en font plus le préambule de leurs loix. On diroit peut-être avec plus de vérité, que s'ils en paroiſſent moins occupés qu'autrefois, c'eſt qu'ils ſavent bien qu'ils n'ont plus autant de beſoin de les répéter. Les ſemences ſont répandues, elles germent en ſilence ; & ſi l'Europe, bien avertie, leur fournit elle-même le moyen de croître & de ſe fortifier, elle ne tardera pas à en recueillir la funeſte moiſſon.

La nature de ces maximes, leur fauſſeté, le goût des hommes pour le menſonge, l'égoïſme de ce ſiècle, tout en augmente le danger. Elles diſent à ceux qui n'ont rien, que leur moment eſt enfin venu, & qu'en renverſant la conſtitution de leur pays, ils ſe mettront à la place de ceux qui ont quelque choſe. Elles diſent à ceux qui obéiſſent qu'en ſe reſaiſiſſant d'une autorité qui leur appartient, ils deviendront les maîtres à leur tour. Faut-il s'étonner qu'une pareille doctrine faſſe autant de proſélytes dans un ſiècle corrompu ? Elle met en action les deux plus violentes paſſions des

hommes ; l'amour des richeſſes, & le deſir de commander.

Qu'importe donc que les promoteurs de cette doctrine aient ſenti le beſoin d'y renoncer, pour mieux jouir du pouvoir qu'ils ont envahi ? Il me ſemble qu'il n'y a rien là de bien raſſurant. Leurs principes en ſont-ils moins dangereux depuis que la conſéquence tourne à leur avantage ? Leur doctrine ceſſe-t-elle d'être contagieuſe depuis que le ſuccès la couronne ? Leurs projets en ſont-ils moins menaçans pour n'être plus à leur première ébauche ? Les méchans ſe propoſent toujours un double but ; le mal d'autrui, & leur bien propre. Lorſque le premier eſt rempli, ſi leurs coups ſont moins à craindre, leur exemple l'eſt bien davantage.

Mais d'ailleurs un auſſi court intervalle ne ſauroit raſſurer contre les exploſions de ce volcan. C'eſt dans ſon foyer qu'il faut l'éteindre, ſi l'on ne veut pas en être continuellement menacé.

Ne nous laſſons donc point de le répéter, puiſqu'on a tant de diſpoſition à l'oublier :

la guerre étant la plus puiſſante digue que l'on pût oppoſer à cette irruption, elle ſe répandra avec une nouvelle force, lorſque la paix en aura rompu le cordon. Les prédicateurs des nouveaux dogmes reparoîtront l'argent dans une main, & le traité de paix dans l'autre. Ils n'auront plus beſoin de recourir à des principes obſcurs, à des raiſonnemens métaphyſiques dont les conſéquences laiſſent toujours quelques doutes. Les faits parleront d'eux-mêmes. Ils ſe montreront triomphans, enrichis des dépouilles de ceux qu'ils ont proſcrits ou aſſaſſinés ; ils ſe montreront accueillis, honorés, les rivaux & les égaux des monarques : & l'on ne ſauroit nier que cette manière d'argumenter ne ſoit très-puiſſante; elle frappe les yeux, elle parle à la multitude.

Ces craintes ne doivent pas paroître exagérées à une nation qui depuis long-temps en a reconnu la réalité, & qui, plus convaincue que jamais de l'imminence du danger, vient encore tout récemment de faire deux nouvelles loix pour mieux défendre ſa

liberté des attaques de la licence, & pour mettre la perſonne de ſon Roi à l'abri des outrages des forcenés & des poignards des aſſaſſins.

Elles ſont d'autant mieux fondées, qu'on ne ſauroit ſe diſſimuler qu'il n'y a pas une nation en Europe qui ne ſoit atteinte du mal qui conſume la France. La criſe a porté ſur ce malheureux pays : peut-être avoit-il mérité de ſervir d'exemple, puiſque l'univerſalité de ſa langue avoit le plus contribué à la diſſémination des germes peſtilentiels. Mais on ſe tromperoit bien dangereuſement, ſi l'on ſe flattoit que l'exemple des calamités qui déſolent la France, ſuffiſe pour guérir de la peſte révolutionnaire. L'expérience a prouvé le contraire. On a vu, on voit encore dans des pays écraſés par le fléau des armées Françoiſes, une populace inſenſée bénir & diviniſer leurs maximes. Le ſpectacle d'un peſtiféré mourant n'a jamais guéri ſon voiſin qui commence à ſe reſſentir de la contagion ; & l'on ſait que c'eſt un attrait de plus pour les brigands qui ſe portent dans ces maiſons de déſolation pour les piller, dès qu'elles ſont déſertes.

Il ne faut donc pas que les autres nations ſe perſuadent que l'épouvantable modèle qu'elles ont ſous les yeux, ſoit un ſpécifique aſſuré contre le mal qu'elles portent dans leur ſein, ni qu'il puiſſe les garantir d'entrer à leur tour ſur cette ſcène ſanglante. Car, ſans qu'il ſoit beſoin d'établir ici le plus ou le moins de reſſemblance des peuples de l'Europe entre eux; en général, leurs uſages & leurs mœurs ſont, comme leurs vêtemens, à-peu-près les mêmes. Mais ſi l'on veut connoître quel eſt chez eux le degré de cette corruption qui doit, tôt ou tard, amener leur décadence, on peut, je crois, s'en former une idée au moyen de quelques règles d'approximation. Que l'on calcule, par exemple, l'augmentation comparative du nombre de leurs théâtres, & celle de la foule d'oiſifs qui ſe preſſent à l'entrée de leurs ſpectacles: que l'on conſulte leurs livres, que l'on parcoure leurs bibliothèques, ou plutôt les boutiques de leurs libraires; car c'eſt particulièrement là que ſe trouve le thermomètre le plus ſûr de la fermentation ſociale.

A la vérité, il y a eu dans tous les temps des précepteurs d'immoralité & des écoles anti-ſociales : mais leurs leçons univerſellement réprouvées n'étoient autrefois connues que par le ſcandale qu'elles excitoient, & elles alloient mourir preſque auſſitôt dans la pouſſière des bibliothèques. Aujourd'hui, au contraire, que ces principes, reproduits ſous toutes les formes, ſe remontrent à toutes les pages de la plus frivole production ; aujourd'hui que l'eſprit d'indépendance, avant-coureur de celui de révolte, ſe fait ſentir dans toutes les conditions, il n'y a plus moyen de douter de la violence du mal, & de la néceſſité d'y apporter un prompt & efficace remède. En un mot, née dans la fange des vices qui infectent l'Europe, la Révolution eſt le produit du ferment le plus corrompu, & c'eſt de ſon réſultat que dépend le ſort de la ſociété civile dans cette partie du globe.

Pour mieux juger encore de l'état où ſe trouve le corps politique de l'Europe dans la criſe actuelle ; pour mieux en étudier le pouls, ſi l'on me veut paſſer cette expreſſion, qu'on

qu'on en compare les pulsations lentes & froides avec les vifs & bouillans transports qui agitèrent cette partie du monde au douzième siècle, lorsque ses Souverains & ses peuples, appelés, comme aujourd'hui, par les voix réunies de la religion, de la générosité & de l'honneur, se précipitoient en foule vers l'Asie. Ces expéditions valeureuses, qui avoient excité l'admiration de nos aïeux, sont devenues, je le sais, l'objet des dédains & du blâme des philosophes des derniers temps. Ils se sont sur-tout attachés à en décrier les motifs que l'histoire, même en blâmant l'imprudence des mesures, avoit toujours constamment respectés. Ils ont accusé cet enthousiasme général de n'être qu'une exaltation délirante, une fièvre politique : hé bien, soit, cet enthousiasme étoit une fièvre, mais c'étoit la fièvre de l'honneur ; au lieu qu'il est bien à craindre que la calme fatal qui règne aujourd'hui, ne soit l'effet de la gangrène, le symptôme mortel d'une dissolution prochaine.

Quel moment pour la nation qui doit se croire appelée à prévenir cette épouvantable

chûte ! Ne dût-elle la retarder que de quelques siècles, en partageant l'avantage de ce bienfait, elle en recueillera toute la gloire. Elle sera nommée la bienfaitrice des nations, & ce beau nom vivra à jamais dans la mémoire des hommes.

Souverains du monde, Princes & Rois, qui n'êtes placés si haut que pour mieux veiller au salut des peuples, & les défendre de leurs propres erreurs, si, dans un moment aussi critique, vous consentiez à composer avec la peste qui menace de dévorer vos Etats, le décret de la Convention Nationale de France, qui invitoit à la révolte tous les méchans de tous les pays, n'auroit été que le prélude du traité de pacification qui leur en assureroit l'impunité. Et vous qui, sous quelque dénomination que ce soit, vous honorez de vivre sous les loix de la liberté ; si vous en chérissez la réalité, si vous ne voulez pas la voir immoler à une ombre vaine, craignez de traiter avec le monstre qui en a usurpé le titre ; réunissez-vous au contraire pour vous opposer à son funeste triomphe : car la cause de la liberté

en reſtera à jamais deshonorée, ſi l'on aſſocie à ſon culte cette idole de boue paîtrie de ſang, qui compte parmi ſes martyrs, tous les *Marat* de la Révolution Françoiſe. Vous, enfin, hommes bons & honnêtes de toutes les contrées, qui pour ne rien connoître au Gouvernement qui vous protège, n'en reſſentez pas moins les ſalutaires effets ; vous qui, dans vos douces & paiſibles occupations, ſervez mieux votre patrie, en élevant, en nourriſſant des citoyens deſtinés à l'enrichir ou à la défendre, que ces énergumènes politiques, qui, pour ſatisfaire leur vanité, cherchent à égarer vos eſprits par toutes ſortes d'illuſions & de preſtiges ; ſi vous mettez quelque prix à votre bonheur, à votre repos, à votre ſûreté ; ſi les plus chers intérêts de la vie, ſi l'amour de vos femmes & de vos enfans, ne vous trouvent pas inſenſibles, gardez-vous d'écouter ces ſophiſtes dangereux. Sans biens ou ſans principes, ſans réputation ou chargés d'une réputation flétrie, ils n'ont rien à perdre dans le bouleverſement qu'ils méditent. Souffrez encore quelque tems, s'il eſt poſ-

ſible, les maux inévitables de la guerre plutôt que de deſirer une paix funeſte qui ſeroit ſuivie des plus déſaſtreuſes conſéquences.

En éloignant ainſi des eſpérances qu'il ſeroit ſi doux d'accueillir, s'il étoit poſſible de les concevoir, nous accuſeroit-on de former des vœux pour la prolongation de la guerre ? Notre poſition n'eſt-elle donc pas aſſez cruelle pour nous faire deſirer de la voir finir ? N'y a-t-il pas aſſez long-temps que nous traînons une miſérable vie, éloignés & proſcrits de notre patrie ? Errans de contrées en contrées, il nous reſte à peine un aſyle ſur la terre ; ſi l'on en excepte cette Iſle hoſpitalière, où tous les genres de conſolations & de ſecours nous ont été offerts ; où les infortunées victimes de l'honneur & du devoir ont trouvé un peuple, qui connoît la force de ces deux ſentimens ; où un Monarque vertueux & chéri a receuilli, avec une bonté vraiment royale, les loyaux ſujets d'un Monarque infortuné. Mais dans ce pays même, devenu pour nous une ſeconde patrie, pouvons-nous être in-

ſenſibles aux malheurs prolongés de la première ? Combien parmi nous y ont laiſſé des familles pour leſquelles ils éprouvent continuellement de nouvelles alarmes, de nouvelles craintes, & prévoient de nouveaux malheurs ? Et enfin croit-on qu'il ſoit poſſible à un François de ſe ſéparer entièrement de la France ? Son cœur ne ſaigne-t-il pas à chaque plaie que reçoit ſon pays ? Peut-on imaginer une ſituation plus déchirante que la ſienne ? Tel, forcé d'applaudir à chaque fois qu'un opérateur adroit eſt obligé de lui couper bras & jambes, tel, renverſé ſur un lit de douleur, le malheureux que couvre un ulcère corroſif qui menace de porter la corruption juſques dans les dernières retraites du principe de la vie, remercie, en gémiſſant, le chirurgien habile qui applique le fer & le feu à ce corps mutilé dont il ne conſervera qu'un tronc informe.

Cependant, diſent certains raiſonneurs, il faut néceſſairement que tout ait un terme ; & l'on peut enfin eſpérer de voir renaître l'ordre du ſein même du déſordre. Je conviens que cela peut être l'effet d'un miracle ;

mais je nie que cela puiſſe être l'objet d'une eſpérance. Et que feront donc ces hommes que l'on nous repréſente comme réduits aux dernières extrémités ? Ce qu'ils feront ? Tout ce qu'ils peuvent faire : du mal, encore du mal, toujours du mal, & jamais que du mal.

Puis donc qu'il ne ſauroit ſortir de cette ſource empoiſonnée aucune Conſtitution practicable pour la France, aucun gouvernement compatible avec la ſureté des autres pays ; puiſqu'il eſt impoſſible de faire avec la France actuelle aucune paix ſolide & durable ; puiſque l'Europe reſte toujours expoſée aux plus grands dangers, tant qu'elle conſerve dans ſon ſein ce foyer de révolte ; quel moyen lui reſte-t-il de ſortir de cette guerre, qui la fatigue & qui la ruine ? Quel moyen reſte-t-il à l'Angleterre de rendre le repos à la France, & la ſureté à l'Europe ? Un ſeul : & c'eſt de ſe déterminer à faire de ſérieux & efficaces efforts pour rétablir en France l'ancienne Monarchie.

Je n'ignore pas que ce mot réveille bien des préjugés, qu'il excite bien des craintes,

qu'il alarme bien des prétenſions. Je vais eſſayer de combattre les uns, & de prouver que les autres ne ſont pas fondées.

Pour peu que l'on ait entendu les Anglois parler de l'ancien Gouvernement de la France, on a dû s'appercevoir que c'eſt un préjugé généralement reçu, parmi eux, que l'ancienne Monarchie Françoiſe étoit une monarchie abſolue, un véritable Deſpotiſme. Vainement nos plus grands Rois ont reconnu & déclaré, que la Conſtitution de l'Etat étoit appuyée ſur des loix fondamentales, qu'ils étoient dans l'heureuſe impuiſſance de changer. Vainement on a vu conſtamment de ſimples Cours de juſtice oppoſer une noble réſiſtance aux volontés du Monarque, & éclairer ſa religion par leurs remontrances : vainement le Roi lui-même ſoumettoit la déciſion de ſes propres droits au jugement des tribunaux, lorſque le droit d'un de ſes ſujets ſe trouvoit en concurrence : n'importe ; des eſprits turbulens, des écrivains audacieux, toujours mécontens du gouvernement qui les tolère,

plus jaloux en effet de faire du bruit que de l'intérêt des peuples dont ils se parent & dont ils se moquent, sont toujours sûrs d'être écoutés, quand ils répètent, avec quelque talent, les lieux communs & les reproches que l'on a faits, depuis l'origine des sociétés, à tous les gouvernemens du monde. Ces déclamations ne manquent jamais d'être acceuillies des étrangers, qui presque toujours, dans leurs voyages, se lient de préférence avec les frondeurs. Elles ont trouvé ici plus de faveur qu'ailleurs; elles font, pour ainsi dire, partie de l'esprit national.

Soit que les Anglois ne veuillent reconnoître de Monarchie limitée que celle qui fait leur bonheur & leur gloire; soit que l'opposition qui a toujours régné entre les deux nations, ait persuadé que, puisque l'une s'honoroit d'être libre, il falloit nécessairement que l'autre fût esclave; soit enfin que la Nation Angloise, pour mieux goûter le prix de sa liberté, eût besoin de croire qu'elle n'en partageoit pas le bienfait

avec ſa rivale,* le préjugé dont je parle a toujours été généralement admis en Angleterre. Il tient a une hérédité d'opinion : l'eſprit la reçoit avec l'éducation, elle s'y grave avec l'âge ; tous leurs voyageurs l'ont répétée, tous leurs poëtes l'ont chantée ; & l'obſervateur mieux inſtruit, qui pourroit la combattre, n'oſe pas heurter de front cette enceinte de popularité qui la rend reſpectable. Il faut donc honorer & même remercier la franchiſe de celui qui avoue que, " quoiqu'il y eût des imperfections & des " abus dans cette Monarchie, le gouver- " nement étoit ſuſceptible de toutes les " améliorations qui peuvent ſervir à animer " & à embellir la ſociété ; qu'il étoit la " ſource de beaucoup de bonheur indi- " viduel, & d'une grande proſpérité na- " tionale." † Je n'aurois plus rien à

* On peut en effet remarquer que les plus grands efforts pour détruire la conſtitution & la liberté en Angleterre, datent du moment où les François on commencé à en prononcer le nom.

† Voyez *les Remarques ſur les Circonſtances de la Guerre telles qu'elles paroiſſent être, &c.* page 43.

ajouter à ce témoignage, ſi cet écrit étoit une réponſe, & non pas une eſpèce de ſupplément de celui que je viens de citer.

Si c'étoit ici le lieu de diſcuter une auſſi grande queſtion, je demanderois s'il eſt bien vrai qu'une Monarchie abſolue ſoit un gouvernement poſſible dans le fait; & en cas qu'il le ſoit, s'il peut durer quatorze ſiècles chez un peuple éclairé. L'auteur le plus favorable aux principes populaires a avancé qu'il n'a jamais exiſté de véritable démocratie, & qu'il n'en exiſtera jamais; n'en ſeroit-il pas de même de la Monarchie abſolue? Ce ſont les deux extrêmes de l'échelle idéale du ſyſtême ſocial; & l'expérience a prouvé pour tous les établiſſemens humains, que l'imperfection de leurs élémens les force à ſe tenir toujours dans l'intervalle. Voilà, en partie, pourquoi la conſervation de ces ouvrages délicats exige tant de ſoins: l'eſpace qui leur eſt marqué n'ayant pas de bornes naturelles, mais ſeulement des limites de convention, l'emportement peut les franchir, la violence peut les arracher; il n'y a que la ſageſſe & la modération qui ſachent s'y maintenir.

Mais pourquoi voudrois-je aborder ces diſcuſſions oiſeuſes ? Il eſt bien queſtion de ſe perdre dans le vague de la métaphyſique, quand les faits pèſent ſi rigoureuſement ſur nos têtes ! Il eſt bien queſtion de ſavoir ſi l'ancienne Monarchie étoit véritablement ou non une monarchie abſolue, quand on n'a à choiſir qu'entre elle & l'anarchie ! Il eſt bien queſtion de ſavoir quel eſt celui de tous les gouvernemens poſſibles qui convient le mieux à la France, quand, dans les circonſtances actuelles, il n'y en a qu'un qui puiſſe lui rendre le repos ! Le véritable objet de la queſtion, c'eſt la ſureté de l'Europe. Il s'agit donc de ſavoir ſi une Monarchie éprouvée par une longue ſuite de ſiècles doit, à cet égard, l'emporter ſur les puériles eſſais des incohérentes Conſtitutions des révolutionnaires François. Il s'agit de ſavoir s'il eſt moins conforme aux intérêts & à la dignité des Puiſſances de recourir à ce moyen, dont l'effet eſt certain, que de ſe condamner à ſuivre ces nouveaux légiſlateurs dans leurs éternels tâtonnemens & dans leur perpétuel délire.

Il s'agit de ſavoir ſi, dans le cas où il y auroit quelques réformes à faire, le moment ſeroit propice pour les exiger.* Cette queſtion ne paroiſſoit pas douteuſe au Gouvernement Britannique, lorſqu'il invitoit les François " à ſe rallier à l'étendart d'une " *Monarchie héréditaire*; *non pas pour dé-* " *cider, dans des temps de trouble, de cala-* " *mité, & de danger public, de toutes les* " *modifications dont cette forme de Gouverne-* " *ment pourra dans la ſuite être ſuſceptible*; " mais pour ſe réunir encore ſous l'empire " des loix, de la morale & de la religion, " & pour aſſurer enfin à leur patrie la paix " avec ſes voiſins, ſa tranquillité intérieure, " une juſte & vraie liberté, un gouvernement " ſage, modéré & bienfaiſant, & la jouiſſance " non-interrompue de tous les avantages " qui peuvent rendre heureuſe & floriſſante " une grande nation."† Eſt-ce que ce

---

* Qu'on ſe raſſure, au reſte, ſur l'utilité des réformes; les plus eſſentielles ſont néceſſitées par la force des choſes.

† Déclaration de Sa Majeſté Britannique du 29 Octobre 1793.

ſeroit une tache dans les annales d'un peuple libre, ſi la poſtérité devoit y lire qu'il a mis ſa gloire à rétablir le gouvernement dont je viens de copier le tableau ! Eſt-cè que la Nation Angloiſe ceſſeroit d'être la plus généreuſe nation de l'Europe, parce qu'en rendant à ſa rivale le ſeul gouvernement qui lui convienne, elle ne lui aſſureroit pas la même eſpèce de liberté politique dont elle s'honore ?

Jouiſſez, heureux Inſulaires, du bienfait inappréciable de votre Conſtitution : mais veuillez réfléchir qu'une Monarchie limitée, dans le ſens que vous l'entendez, n'eſt pas applicable à une nation placée ſur un continent, & entourée de nations belliqueuſes. Je n'en dirai qu'une raiſon, qui doit vous ſuffire ; c'eſt que ſa poſition lui fait une néceſſité d'avoir toujours ſur pied une grande Armée.

Mais ceux qui veulent abſolument que la Monarchie Françoiſe ſoit une Monarchie abſolue, ne voudroient pas ſans doute prolonger la guerre, & retarder plus longtemps le repos de l'Europe, plutôt que

d'avoir recours au ſeul & unique moyen qui puiſſe amener une paix ſolide & durable.

En effet, qu'une Monarchie abſolue ſoit un mauvais gouvernement ; ce mal n'en eſt un que pour le peuple qu'elle gouverne ; il n'intéreſſe point ſes voiſins : ces Baſtilles ſi terribles, ces lettres-de-cachet tant reprochées, ne troublent en rien ſes relations extérieures avec les autres peuples. Et d'où vient donc ce tendre & ſcrupuleux intérêt pour la France ? Pourquoi vouloir lui faire plus de bien que n'en exige la tranquillité générale ? Ah ! qu'on lui rende ce mauvais gouvernement qui fit ſi long-temps ſon bonheur & ſa gloire, ce mauvais gouvernement ſous lequel elle étoit devenue la patrie des arts & des plaiſirs, qui peuploit d'étrangers ſa capitale & ſes grandes villes. Ils venoient y partager toutes les douceurs qui ſont le charme & l'ornement de la vie ſociale ; &, après y avoir joui de la plus grande liberté poſſible, ils s'en retournoient dans leurs foyers, lui reprocher ſon deſpotiſme.

Dira-t-on que les vices d'une Monarchie abſolue, tout en faiſant le malheur des ſujets, ne mettent pas les nations voiſines à l'abri des incommodes & dangereuſes ſaillies de l'ambition de ce gouvernement ? J'en conviens : mais cet inconvénient n'eſt-il pas encore plus à craindre dans les inquiétudes & les agitations toujours renaiſſantes d'un Sénat, ou des Chefs d'une République ? Y eut-il jamais de nation plus remuante, plus ambitieuſe, & de voiſin plus incommode que le peuple Romain ? On ſait qu'il faut qu'une grande République ſoit conquérante ; il faut qu'elle ſe répande au dehors, ou qu'elle périſſe dévorée par ſon activité intérieure.

Il me ſiéroit mal de prétendre conſeiller les Anglois ſur les intérêts de leur commerce : mais ils ſavent bien que, par le dernier traité, la France étoit devenue un de leurs marchés, & que ce n'étoit pas le moins avantageux : or, l'état actuel de ſes manufactures, & la longue plaie faite à ſon commerce, la rendront plus que jamais tributaire de l'induſtrie de celle dont elle fut

autrefois l'émule. C'eſt ſans doute une perſpective aſſez avantageuſe pour l'Angleterre que celle de trouver, dans les beſoins d'une grande nation conſommatrice, le débouché des marchandiſes que la guerre a entaſſées dans ſes magaſins ; & il n'y a ſurement rien de plus favorable à cette branche d'exportation, que le régime tranquille & protecteur de l'ancienne Monarchie.

Et pourquoi, d'ailleurs, ſeroit-ce une illuſion, que cette idée ſi chère à la reconnoiſſance, que de nouvelles relations d'alliance & d'amitié peuvent ſuccéder à cette longue jalouſie qui a juſqu'ici diviſé les deux peuples ? Cette diviſion eſt-elle donc auſſi néceſſaire que celle de leurs rivages ? Pourquoi ne pourroit-on pas eſpérer que le ſouvenir de toutes les marques d'intérêt & des témoignages de bienfaiſance que les François malheureux ont trouvé ſur cette terre hoſpitalière, lequel ne mourra jamais dans leurs cœurs, ſe perpétuera dans la mémoire de leurs deſcendans, & y deviendra le germe d'un penchant réciproque entre les deux nations ? Pourquoi ne ſeroit-on pas

perſuadé que la Maiſon Royale de France, rétablie dans ſes droits par les ſoins & par les tréſors de l'Angleterre, ſe feroit un devoir d'éterniſer ſa reconnoiſſance par tout ce qui pourroit aſſurer & perpétuer l'alliance des deux peuples ? Non, jamais traité de paix n'aura renfermé de plus ſûr gage du repos de l'Europe.

Il eſt pénible d'être obligé de le dire : mais les préjugés des étrangers contre notre ancien Gouvernement doivent moins nous ſurprendre, quand nous les voyons autoriſés par des hommes qui ſe diſent François. Coupables & vains, ils calomnient dans leurs déclamations intéreſſées le gouvernement qu'ils ont détruit, & dont ils craignent le retour. Parvenus comme Eroſtrate à ſe faire un nom, leur vanité s'indigne de la nullité dans laquelle ils ſont tombés ; ils cherchent à s'en dédommager par l'intrigue, & ils aimeroient mieux que l'univers périt, que de voir relever le temple qu'ils ont renverſé. Quoiqu'ils ne puiſſent plus ſe diſſimuler l'ineptie de leur beſogne, ils s'obſtinent à vouloir faire croire qu'elle étoit né-

ceſſaire, & ils répandent par-tout que l'opinion publique s'oppoſe en France au rétabliſſement de la Monarchie. L'opinion publique ! comme ſi le peuple pouvoit avoir une opinion ; il n'en a ni le temps ni les moyens. L'hiſtoire du monde, & ſur-tout celle de notre révolution, nous le montrent par-tout du côté de ceux qui ſont les maîtres : & c'eſt étrangement raiſonner, que de reprocher au parti vaincu de n'avoir pas pour lui cette foule aveuglée qui s'attache toujours au char de la victoire. Quoi qu'il en ſoit, au reſte, des autres pays, il n'y a jamais eu en France d'opinion publique proprement dite ſur ce qu'on nomme Conſtitution politique. Nous jouiſſions, ſans nous en occuper, du bonheur de celle à laquelle nous devions quatorze ſiècles d'exiſtence qui n'avoient pas été ſans gloire. Nous n'étions pas cependant indifférens au bien-être de notre patrie, ni au gouvernement ſous lequel nous vivions. Chez nous, le ſentiment tenoit lieu d'opinion. Aimer ſon pays & ſon roi, c'étoit la ſeconde religion des François : ils le ſavoient bien, ceux

qui ont commencé nos malheurs. C'eſt au nom du Roi qu'ils ont fait la révolution en France :* c'eſt avec l'autorité royale qu'ils ont abattu la Monarchie. Mais il en reſte le ſouvenir & le regret ; & cinq années de misères & de crimes n'ont pas éteint ce ſentiment dans l'ame des François. Il y eſt encore dans toute ſa force : ſon reſſort comprimé par la crainte & le déſeſpoir ne s'en développera qu'avec plus d'énergie, quand il oſera faire effort. Que l'on jette les yeux ſur cette brave armée Royaliſte dont la formation, l'exiſtence, les exploits, & la

---

* On a vu dans beaucoup d'endroits du Royaume des troupes de payſans, entraînées de force par quelques brigands ſoudoyés, aller, en pleurant, mettre le feu aux châteaux des Seigneurs. Pour les forcer à commettre ces horreurs, on leur montroit de prétendus ordres du Roi, qui condamnoient aux flammes les Chartriers des Seigneurs réfractaires, qui refuſoient de livrer les titres de leurs rentes abolies.

Dans plus d'une province, & par exemple en Alſace, ces prétendues ordonnances Royales ont été imprimées en François & en Allemand, publiées & affichées.

conſervation, ſont autant de miracles. Ils atteſtent mieux que tous les raiſonnemens ce que l'on peut attendre de cet enthouſiaſme ſacré des vrais François pour leur Dieu & pour leur Roi. Et qu'on ne croie pas que ce ſentiment ſoit excluſivement renfermé dans les provinces de l'Anjou, du Poitou, & de la Bretagne ; il ne demande qu'à être efficacement encouragé, pour ſe manifeſter, d'un bout du Royaume à l'autre.

Une poignée d'hommes, dénuée de tout, entourée d'ennemis nombreux & puiſſans, s'eſt réunie ſous la bannière de la religion & du royaliſme. Obligée de vaincre avant que d'en avoir les moyens, il lui a fallu conquérir juſqu'à ſes armes. Son artillerie, ſes munitions & ſes ſoldats, ont été le fruit de ſes victoires. Long-temps elles ont été rapides & brillantes, quoiqu'elle n'eut que la même armée à oppoſer à des armées qui ſe renforçoient & ſe renouveloient ſans ceſſe. Elles auroient eu des ſuites plus importantes, ſi cette armée eût pu être ſecourue, ſi ſur-tout, comme l'a dit un des Miniſtres de S. M. B. en parlant de l'armement des émigrés, elle

cût pu l'être par " un corps d'hommes " diſciplinés, organiſés, pourvus de tout ce " qui eſt néceſſaire pour entrer en cam- " pagne, & commandés par des Chefs non- " ſeulement éminens par leur honneur & " leurs talens militaires ; mais encore ré- " vérés par les victoires & les lauriers " qu'ils ont gagnés, & dont ils ont orné " la couronne de France, combattant ſous " la même bannière, ayant le même objet, " & animés du même enthouſiaſme que " ceux de la Vendée."*

Cependant, livrés à eux-mêmes, ſans ma- gaſins, ſans places fortes, quelquefois vain- cus, une fois détruits, jamais ſubjugués,

---

* " A ſtrong concentrated body of men, diſci- " plined, appointed, and provided, before they take " the field ; commanded by men, not only eminent " for honour and military talents, but revered for " the victories and laurels they had won to adorn the " cown of France ; fighting under the ſame banners, " having the ſame object, and animated by the " ſame enthuſiaſm as thoſe of La Vendée."

Diſcours de M. Dundas à la ſéance du Parlement du Jeudi, 17 Avril, 1794. Extrait du papier-nouvelles intitulé THE SUN.

ces hommes fermes & courageux ſe maintiennent depuis près de trois ans dans le pays où ils ſe ſont formés : ils ont forcé l'ennemi, qui avoit ſolemnellement juré leur ruine, à reconnoître leur indépendance. Ils ont dicté des conditions de paix à ceux qui veulent aujourd'hui en impoſer de ſi rigoureuſes à toute l'Europe. Toutes les Puiſſances ont écouté, avec intérêt & admiration, le récit de leurs ſuccès & de leurs courageux efforts ; elles les ont ſecondés & ſuivis de leurs vœux ; le malheur des circonſtances a empêché de faire davantage : mais l'effet du Royaliſme en France, n'en eſt pas moins connu ; & par ce qu'il a fait, dans un coin du royaume, on peut juger de ce qu'il feroit par-tout s'il oſoit ſe montrer.

Pour juger au reſte de l'opinion d'un peuple, doit-on le prendre dans un état d'aveuglement, d'ivreſſe ou de délire ? La fidélité des François pour une ſuite de 67 rois, leur attachement à une monarchie qu'ils ont conſervée pendant quatorze cents ans, ſont ſans doute d'un poids & d'une

autorité plus reſpectable que cinq années d'agitations, de variations, & de troubles : ils doivent l'emporter dans la balance du jugement que l'on doit porter du caractère & de la véritable opinion de la nation Françoiſe. On ſait d'ailleurs quels ont été depuis le commencement de nos troubles, es organes & les trompettes de l'opinion en France. S'en rapporter à de pareils hommes, ce ſeroit juger le peuple Anglois par l'attentat commis contre la perſonne ſacrée de Sa Majeſté, le 29 Octobre dernier, jour de l'ouverture du Parlement : s'en rapporter à de pareils temps, ce ſeroit juger la nation Angloiſe par le temps de Cromwell.

Lorſqu'on ſuppoſe que le peuple a réellement en France une opinion ſur le gouvernement qu'il préfère, on ne prétend peut-être pas que ce ſoit d'après une étude réfléchie de la nature & des détails d'une conſtitution politique. Cette connoiſſance n'a pu lui venir que par la comparaiſon des diverſes épreuves qu'il en a faites : mais, avec quelque reſte de pudeur, peut-on pré-

tendre que cette comparaiſon ſoit au déſavantage de l'ancien Gouvernement ?

O vous de qui dépendent le rétabliſſement de la France, & l'exiſtence politique de l'Europe, ſi toutes fois ces grandes deſtinées ſont encore au pouvoir des hommes, craignez donc de vous méprendre ſur les moyens, & gardez-vous de ces empiriques qui viennent effrontément, à l'article de la mort, offrir leurs drogues & leurs poiſons pour guérir le malade qui n'a que trop pris de leur orviétan, & qui pourroit ſans injuſtice leur reprocher ſa ruine. Défiez-vous de ces novateurs, eſpèce inquiète, préſomptueuſe & incorrigible. Ils prétendent convertir avec leurs livres le peuple qui ne lit point, & malgré la terrible cataſtrophe dont ils ſont eux-mêmes les victimes, ils oſent propoſer des romans nouveaux de conſtitution, & même de religion. Juſte Ciel ! quand ſera-t-on guéri de la manie d'innover !

Dans un moment où la plus haute ſageſſe doit ſe défier d'elle-même ; lorſque les remèdes les mieux éprouvés ſont à peine aſſez

sûrs,

sûrs, quel homme a le droit d'en proposer de nouveaux ? Quel ennemi de la paix & du bonheur public oseta conseiller de nouvelles épreuves ? Eh, malheureux !....voyez les déplorables effets de l'esprit d'innovation ! Voyez où nous ont conduits vos merveilleux essais, même ceux qui n'ont fait que se montrer, tels que la Cour Plénière, & cette Assemblée des Notables, remède impuissant, mauvais palliatif, dangereux avant-coureur, & première cause de la convocation des Etats-généraux ; car l'imprudence de cette convocation elle-même n'est plus un problême pour l'homme sage, qui considère l'état de révolte & d'épuisement dans lequel des ministres ineptes ou dilapidateurs avoient plongé le royaume.

On me demandera sans doute comment, si le peuple n'a pas d'opinion, on parvient à le séduire, à le tromper. En égarant, en exaltant ses sentimens ; & c'est pour cette raison qu'on doit le rappeler à d'autres sentimens, quand on veut le guérir.

Je ſais qu'un écrivain républicain, qui a ſouvent écrit avec courage contre les agitateurs de la France, & qui a déploré, avec éloquence, les malheurs de l'anarchie, a prétendu que l'on avoit trop ſouvent & trop follement répété que c'étoit ici la cauſe des Rois : il a averti les Puiſſances, qu'elles feroient une grande faute, ſi elles annonçoient le deſſein de rétablir l'ancienne Monarchie. Selon lui, elles doivent publier qu'elles ſont armées " pour la ſauve-" garde de toutes les conditions, pour con-" ſerver au peuple ſes autels, aux loix " leur empire, au droit des gens ſa con-" ſécration, à la morale publique ſon " autorité."* Voilà ſans doute de grandes & belles idées : mais ſont-elles bien de nature à influer ſur le peuple ? Rarement on le vit s'enrôler ſous un ſi grand nombre d'étandarts. Il vaut mieux, j'imagine, lui en propoſer un ſeul, bien diſtinct, bien déterminé, bien connu, afin qu'il puiſſe s'y

* Conſidérations ſur la nature de la Révolution de France, &c. Sect. 7.

rallier ſans ceſſe, & ſans craindre de ſe méprendre. Les brigands parlent auſſi de ſauvegarde, les athées ont leurs autels, les anarchiſtes proclament des loix, les révolutionnaires ont invoqué le droit des gens, & la Convention elle-meme parloit de morale publique. J'ai donc peine à croire que des idées métaphyſiques ſoient un grand moyen de perſuaſion. Il faut au peuple des exemples célèbres & des noms connus.

Jamais la Révolution Françoiſe n'auroit eu la force qu'elle a eue, ſi ſes meneurs fuſſent reſtés dans le cercle obſcur de leurs premières notions de réforme & de Conſtitution.

Mais le ſyſtême qui s'eſt élevé depuis ſur les ruines de la Monarchie, tout abominable qu'il eſt dans ſes moyens de ſang, & dans ſes affreux principes, porte un nom bien autrement célèbre que le ridicule avorton de légiſlateurs de 1789; & ce nom a dû avoir un bien autre empire ſur les eſprits que cette énigmatique Conſtitution, production monſtrueuſe & éphémère, devenue le mépris,

des étrangers, & l'horreur de tous les François ſans diſtinction. *Vive la Conſtitution !* n'a jamais été que le cri de la dériſion, & le mépris philoſophique ſiégoit ſur les lèvres de ſes plus ardens panégyriſtes. De grands exemples au contraire, & de grands talens, ont malheureuſement ennobli, dans l'hiſtoire, les horreurs républicaines, & le cri de *Vive la République !* a trop ſouvent retenti avec gloire dans les annales du monde. A la vérité l'anarchie ſanglante qui ſouille la France n'a de République que le nom : mais faut-il autre choſe pour la plupart des hommes ?

Qu'oppoſer donc à ce délire exalté du républicaniſme ? Sera-ce le ſyſtême obſcur & incertain d'une Conſtitution à laquelle chacun de ſes auteurs trouveroit toujours quelque choſe à changer ? Qu'oppoſer au fanatiſme républicain, dans lequel le régicide, le parricide, les plus révoltans de tous les crimes, s'honorent de l'exemple trop célébré des Brutus ? Sera-ce la charte conſpuée des droits de l'homme ? Qu'oppoſer enfin à la licence, à l'irréligion, & à l'athé-

iſme, ſur leſquels ces modernes Encelades veulent fonder l'édifice de leur république ? Sera-ce les règles ſévères & coercitives d'une morale ſans fondemens, d'une religion ſans autorité ? Non. Puiſque la Nation Françoiſe eſt parvenue, dans ſes lamentables écarts, juſqu'au dernier période de la corruption politique & irréligieuſe, on ne la rendra à la ſanté & à la vie, qu'en la reportant au gouvernement ſalutaire auquel elle a du ſon bonheur, ſon rang, & ſa gloire. Ce ne ſera qu'en rappelant dans l'ame des François cet amour inné pour la Monarchie, & pour leurs Rois, qu'on les arrâchera aux illuſions républicaines. Ce ne ſera qu'en leur retraçant quatorze ſiècles de fidélité & de bonheur, qu'on les détrompera des deſtinées brillantes dont on les berce ſous leurs nouvelles loix. C'eſt à la pureté des lys qu'il faut rappeler les François, ennuyés des ſales couleurs de la révolte. Ce ne ſera qu'en leur rendant leur ancien culte, & leurs autels, qu'on renverſera les infâmes idoles auxquelles ils proſtituent leurs vœux & leurs encens.

Tel eſt, en général, le propre de l'eſprit humain, & particulièrement celui d'une nation vive & paſſionnée : il lui eſt plus facile de ſe porter d'une extrémité à l'autre, que de ſe maintenir dans un milieu incertain, impoſſible à garder dans tous les mouvemens violens.

En expoſant ici, avec liberté, mon opinion ſur l'unique moyen que je croie capable de rendre le repos à la France, & la tranquillité à l'Europe ; mon deſſein n'eſt pas de juger de la propriété de ceux que l'on a employés juſqu'ici ; encore moins ai-je conçu la témérité inſenſée de donner des avis aux Puiſſances intéreſſées dans cette guerre. Cependant, comme il n'eſt pas néceſſaire d'entrer dans les conſeils des Rois pour être convaincu qu'ils ont dû ſérieuſement s'armer, pour combattre & pour confondre le ſyſtême d'audace & de deſtruction qui ſe propoſe de renverſer tous les trônes ; comme je ſuis également perſuadé que ceux qui tiennent les rênes des gouvernemens, n'ont rien négligé pour s'oppoſer au torrent de corruption qui menace

de détruire l'ordre ſocial juſques dans ſes racines, & qu'ils ont mis en œuvre les moyens qui leur ont paru, dans leur ſageſſe, les plus appropriés aux circonſtances ; j'ai voulu juſtifier une grande & noble meſure que conſeillent également la juſtice, l'humanité, & la ſureté générale ; & il doit m'être permis de deſirer & d'eſpérer qu'après avoir vainement eſſayé de toutes les autres, on ne rejettera pas celle-là à laquelle tous les bons François, & ceux qui connoiſſent le mieux l'eſprit & le caractère de la nation ont attaché tous leurs vœux & toutes leurs eſpérances.

FIN.